



HAL
open science

**“ La guerre est déclarée : l’imaginaire polémique de
Michel Houellebecq ”**

Stéphane Chaudier

► **To cite this version:**

Stéphane Chaudier. “ La guerre est déclarée : l’imaginaire polémique de Michel Houellebecq ”. *Revue des Sciences Humaines*, 2017, Écrits de guerre, Laboratoires esthétiques (Maxime Decout et Hélène Baty-Delalande dir.) 2017, n° 326, p. 183-197. hal-01673139

HAL Id: hal-01673139

<https://hal.science/hal-01673139>

Submitted on 28 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « *La guerre est déclarée : l'imaginaire polémique de Michel Houellebecq* », *Écrits de guerre, Laboratoires esthétiques* (Maxime Decout et Hélène Baty-Delalande dir.), *Revue des Sciences Humaines* n° 326, Lille, 2017, p. 183-197.

Auteur : Stéphane Chaudier, université Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Houellebecq, *Soumission*, politique, conflit, islamisme

Résumé :

Depuis que Michel Houellebecq le dit dans ses romans, nous ne pouvons plus l'ignorer : nous sommes bel et bien en guerre, nous vivons dans un état de guerre. Dire la guerre, la déclarer, pour la faire advenir, non en tant que réalité, puisque le réel n'a jamais eu besoin d'un langage pour exister, mais en tant qu'objet de conscience, de réflexion, d'inquiétude, telle serait l'ambition de Houellebecq romancier polémiste, romancier parce que polémiste ; et telle serait aussi la colonne vertébrale ou le fil directeur d'une œuvre qui frappe par sa cohérence idéologique, la constance de ses préoccupations. Dans un premier temps, nous chercherons à comprendre qui, selon Houellebecq, est en guerre contre qui et pourquoi ? Pourquoi le domaine de la guerre s'est-il étendu jusqu'à recouvrir l'ensemble de l'expérience humaine ? Du premier au dernier roman, la situation change cependant quelque peu ; mais ce changement affecte moins l'état de guerre lui-même que la manière dont le héros y est exposé. C'est pourquoi, dans un second temps, nous nous concentrerons sur *Soumission* : le paradoxe de ce roman est en effet que la guerre tant annoncée des civilisations (entre chrétienté et islamisme) non seulement n'aura pas lieu (en France du moins), mais qu'en 2022, elle sera déjà finie : le mot qui sert de titre au roman, *soumission*, signifie que le vainqueur l'emporte sans même avoir besoin de livrer bataille. La narration impassible laisse au lecteur le soin de tirer toutes les conséquences d'un tel diagnostic : s'en indigner, le réfuter, ou moins probablement, s'en réjouir.

La guerre est déclarée : l'imaginaire polémique de Michel Houellebecq

Pour Bruno Viard

Le narrateur de *Soumission* le note avec humour : « Les mots *rappports de force* en imposent toujours dans une conversation, ça fait lecteur de Clausewitz et de Sun Tzu » (S, 37¹) ; de fait, qui s'intéresse à la guerre a souvent l'air intelligent, car quel autre objet de pensée peut autant donner l'impression d'être en prise avec le réel ? Quoi de plus réel, en effet, que la mort, la violence, la destruction que les hommes s'infligent les uns aux autres ? Comparés à ce déluge de réalité mortifère, l'amour et le sexe font presque pâle figure. Voilà pourquoi, sans doute, « beaucoup d'hommes s'intéressent à la politique et à la guerre » (S, 50). Houellebecq n'échappe pas à la règle ; les titres de ses romans parlent d'eux-mêmes, si du moins on s'en tient au premier et au dernier publié à ce jour : *Extension du domaine de la lutte* (1994) et *Soumission* (2015²). Depuis vingt et un ans que Michel Houellebecq le dit dans ses romans, nous ne pouvons plus l'ignorer. Nous sommes en guerre, nous vivons dans un état de guerre.

¹ Cette abréviation se lit ainsi : Michel Houellebecq, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015, p. 37.

² *Extension du domaine de la lutte*, Paris, éditions Maurice Nadeau, 1994, repris en coll. « J'ai lu » ; nous utilisons désormais l'abréviation suivante, EDL, suivie du numéro de la page.

Dire la guerre, la déclarer, pour la faire advenir, non en tant que réalité, puisque le réel n'a jamais eu besoin d'un langage pour exister, mais en tant qu'objet de conscience, de réflexion, d'inquiétude, telle serait l'ambition de Houellebecq romancier polémiste, romancier parce que polémiste ; et telle serait aussi la colonne vertébrale ou le fil directeur d'une œuvre qui frappe par sa cohérence idéologique, la constance de ses préoccupations. Dans un premier temps, il nous faudra donc justifier cette hypothèse de lecture par l'analyse de cette thèse polémique (qui fait elle-même polémique) : qui est en guerre contre qui et pourquoi ? Pourquoi le domaine de la guerre s'est-il étendu jusqu'à recouvrir l'ensemble de l'expérience humaine ? Du premier au dernier roman, la situation change cependant quelque peu ; mais ce changement affecte moins l'état de guerre lui-même que la manière dont le héros y est exposé. C'est pourquoi, dans un second temps, nous nous concentrerons sur *Soumission* : le paradoxe de ce roman est en effet que la guerre tant annoncée des civilisations (entre chrétienté et islamisme) non seulement n'aura pas lieu (en France du moins), mais qu'en 2022, elle sera déjà finie : le mot qui sert de titre au roman, *soumission*, signifie que le vainqueur l'emporte sans même avoir besoin de livrer bataille. La narration impassible laisse au lecteur le soin de tirer toutes les conséquences d'un tel diagnostic : s'en indigner, le réfuter, ou moins probablement, s'en réjouir.

Un problème d'interprétation

La guerre dont parle Houellebecq n'existe que pour ceux qui la vivent ou qui l'éprouvent comme telle. C'est au plein sens du terme une expérience. Le roman se donne comme le discours qui témoigne de cette expérience : l'énonciation romanesque se déclare fidèle à ce que les héros (et les personnages principaux qui gravitent autour d'eux) ressentent comme la réalité même de la vie. C'est évidemment cette énonciation très singulièrement polémique qui crée un foyer d'ambivalence, susceptible de nourrir toutes sortes de malentendus, de conflits herméneutiques. Mais c'est aussi le très grand mérite de cette œuvre que de se prêter ainsi au jeu démocratique de l'échange des opinions : Houellebecq prend le risque de susciter des passions intellectuelles et de les faire porter sur ce qui constitue l'actualité la plus immédiate, la plus brûlante, celle que partagent l'auteur et ses lecteurs. C'est sans doute la raison du succès populaire de cette œuvre. La discussion qu'elle ouvre concerne à la fois le degré d'implication de l'auteur dans son œuvre et la valeur de vérité des représentations qu'elle offre.

Les deux questions sont en effet liées. On peut d'abord soutenir que les romans de Houellebecq sont moins des fictions que des thèses, ou des romans à thèse, dans lesquels l'auteur délivre des opinions (les siennes) que le procédé du roman réaliste lui permet de présenter comme étant le reflet fidèle de la réalité. On peut aussi soutenir que cet état de guerre, dont l'existence sous-tend la thèse, n'est pas autre chose que la lubie ou le fantasme de héros-narrateurs profondément dépressifs, et rendus tels, disent-ils, par la société qu'ils mettent en accusation. Rappelons que *Extension du domaine de la lutte* et *Soumission* sont tous les deux écrits à la première personne. D'où la question : Houellebecq, dans ses romans, dit-il ce qu'il pense ou montre-t-il ce que peut penser un certain type d'hommes, placés dans certaines circonstances ? À ce premier objet de débat s'en superpose un autre : les romans de Houellebecq présentent-ils une représentation fiable, sérieuse, de la société contemporaine ? Ou offrent-ils une vision déformée, gauchie, qui n'a pas de valeur de vérité en elle-même, mais qui peut intéresser en tant que symptôme d'un malaise contemporain ? La solution que je propose est la suivante : le romancier met en scène des idéologues qui établissent l'existence d'un état de guerre, à la fois permanent, mais en perpétuelle métamorphose ; de ce constat, ils tirent certaines conséquences pratiques. Le diagnostic posé me semble partiel, exagéré mais intéressant : la guerre dont parle Houellebecq existe sans aucun doute, mais elle n'a sans doute pas l'intensité, l'extension ou l'universalité qui lui sont complaisamment attribuées par la fiction, pour d'évidentes raisons romanesques. Celle-ci reflète donc le point de vue de personnages

désespérés, pessimistes, et qui prétendent avoir de bonnes raisons de l'être. Leurs raisons ne sont pas les miennes ; mais l'analyse de leur propre dépression (dans laquelle chacun peut reconnaître un certain état d'esprit contemporain) frappe par son humour et sa cohérence interne. En revanche, les conséquences que les personnages tirent de leurs propres observations me semblent, dans le dernier roman, ... tout bonnement inconséquentes : la *soumission* à un régime réactionnaire, patriarcal (et le fait qu'il soit promu par l'islamisme dit modéré ne change rien à l'affaire) ne me paraît nullement, à moi comme à tant d'autres, la réponse adaptée aux maux (la solitude, l'ennui, « la fatigue d'être soi³ ») dont souffrent bien des individus vivant dans les démocraties occidentales.

Le parti-pris de discussion critique que j'adopte est celui qui permet le mieux de rendre justice à l'art du romancier tel que le conçoit Houellebecq. Pour lui, un roman se discute ; sous couvert de la fiction, il propose une description du réel que le lecteur est libre de valider ou de contester. Tel est le contrat démocratique et libéral qui sous-tend la lecture de ses œuvres. Le lecteur doit donc s'efforcer, dans un premier temps, de reconstituer la cohérence interne de l'idéologie des récits, qu'elle soit ou non l'expression fidèle de la pensée de l'auteur ; il lui faut ensuite montrer comment les romans de Houellebecq ménagent des failles qui empêcheront le lecteur rendu suffisamment intelligent par sa lecture d'adhérer à l'ensemble des propositions (politiques et éthiques) énoncées dans le roman. On comprend dès lors quelle est la contradiction féconde dont se nourrit l'œuvre : saturée d'une intelligente mauvaise foi, elle ne cesse d'instruire le procès d'une société démocratique et libérale sans laquelle elle ne saurait cependant pas exister⁴. Il est vrai qu'on ne sait jamais exactement si les romans de Houellebecq partent en guerre contre la démocratie ou contre ses dérives. Mais peu importe : ils méritent (à mon sens) d'être lus non comme un réquisitoire réactionnaire contre la démocratie libérale mais comme une sorte de mise en garde (souvent pleine de verve et d'humour) adressée aux démocrates libéraux ; leurs tares, leurs défaillances, leurs lâchetés ou leurs aveuglements risquent d'avoir des conséquences fâcheuses que le roman grossit à plaisir, pour mieux les montrer. Cette fonction de romancier moniteur, Houellebecq l'exerce en servant du thème de la guerre, que ses narrateurs présentent non comme une simple métaphore hyperbolique mais comme une description véridique, exacte, de la réalité sociale. C'est là justement l'objet du débat⁵.

La thèse polémique

La France vit en paix avec ses voisins européens depuis 1945. Les guerres de décolonisation sont achevées ; c'est du moins l'avis de la majorité des Français. Houellebecq ne s'intéresse pas au conflit classique conventionnel entre États. Ne le retient pas davantage la guerre nucléaire, menace à laquelle, bon gré mal gré, les Européens se sont dans l'ensemble acclimatés, puisque la dissuasion est le principe qui leur garantit la paix. L'idée de guerre qui

³ Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi, Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

⁴ Sur le rôle de la mauvaise foi comme ferment littéraire, voir l'essai captivant de Maxime Decout, *En toute mauvaise foi, Sur un paradoxe littéraire*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2015. Pour fonder son « agir », le sujet de mauvaise foi se revendique faussement d'une croyance ou d'une valeur qu'il estime prestigieuse ; mais cette justification est illusoire. Cette vérité désagréable ne peut être ni assumée, ni évincée ; d'où la duplicité, l'inconfort éthique et énonciatif de l'individu de mauvaise de foi. Maxime Decout estime à raison que la littérature rend hommage à la créativité des discours de mauvaise foi, sans qu'il faille bien sûr en déduire que l'écrivain, à titre personnel, est toujours de mauvaise foi.

⁵ Toute cette étude est fortement redevable aux travaux critiques de Bruno Viard, sans doute le meilleur spécialiste de Houellebecq en France : voir *Houellebecq au laser. La faute à mai 68*, Nice, Ovidia, 2008 ; *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, PUF, 2013 ; et avec Sabine Van Wesemael, *L'Unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2014. Pour Bruno Viard, le cynisme désespéré de l'œuvre n'en constitue pas l'essentiel ; Houellebecq parle « au nom » d'un faisceau de valeurs qu'il estime et déplore de voir bafouées, au premier rang desquelles, la moralité qui découle de l'amour réciproque.

inspire les fictions de Houellebecq est beaucoup plus proche de ce que l'expérience quotidienne fait vivre à chacun d'entre nous : le sentiment d'une guerre usante de tous contre tous, dans nos sociétés atomisées où règne une compétition féroce ; à cela s'ajoutent la guerre des sexes et surtout la guerre du faible au fort. La superposition de ces trois manières d'envisager la guerre a pris la place, semble-t-il, de la lutte des classes, dont il n'est guère question chez Houellebecq. Ce parti pris est fort bien explicité par le héros de *Extension du domaine de la lutte* : « Je viens d'avoir trente ans. [...] aujourd'hui, je suis cadre moyen. [...] En somme, je peux m'estimer satisfait de mon statut social. Sur le plan sexuel, par contre, la réussite est beaucoup moins éclatante. » (EDL, 15). De ce point de vue, tous les héros de Houellebecq se ressemblent, comme le fait remarquer cet ingénieux commentaire appliqué à Huysmans : « adopter un personnage central, porte-parole de l'auteur, dont on suivra l'évolution sur plusieurs livres » (S, 49). Le héros, en ses divers avatars romanesques, vieillit avec l'auteur ; « cette formule simple, éprouvée » (*id.*) vaut autant pour Houellebecq que pour Huysmans, on le comprend sans peine. C'est donc à ce personnage appartenant à la classe moyenne, socialement bien intégré, mais frustré ou malheureux d'un point sexuel et affectif, que Houellebecq confie le soin de dire la guerre, de la déclarer. Au nom de quoi ? Le romancier reprend l'idée que le meilleur témoin est toujours celui qui le plus affecté par le phénomène ou le processus qu'il décrit ou raconte. L'exposition et la blessure autorisent le discours ; elles en garantissent l'authenticité. La guerre est donc « vue » du point de vue de la victime : car le héros de Houellebecq se pense comme un dominé, un perdant, un vaincu. La guerre qu'il mène est donc celle du faible au fort. Sur le plan de l'existence, il est battu ; mais sur le plan des mots et des idées, il prend sa revanche. Il sape la légitimité du dominant, du vainqueur, du « système », et met le lecteur de son côté. Tel est le tour de force du roman : il parvient à solidariser le lecteur avec le point de vue d'un « loser » que ses échecs ne rendent pas sympathique, mais intelligent. L'autodérision dont fait preuve l'anti-héros de Houellebecq fait accepter son agressivité : elle la cautionne, elle la justifie⁶.

Précisons. Houellebecq est le spécialiste de ces héros qui découvrent que ne pas avoir de raison de vivre ne suffit pas à donner l'envie de mourir ; ils sont ainsi retenus sur la pente du suicide par une sorte de désir ou d'espoir qui jamais ne se réalisent. La raison de vivre porte chez Houellebecq un nom limpide : l'amour, ou plus exactement, l'amour partagé et l'entente sexuelle qui en découle. Cette aspiration si simple est constamment déçue ; le héros de Houellebecq, célibataire ou divorcé, réactive le modèle éthique forgé au siècle dernier par le roman dit décadent, envers lequel, dans *Soumission*, par Huysmans interposé, Houellebecq marque sa dette :

J'aurais bien dû tâcher de prier, se dit-il ; cela eût mieux valu que de rêvasser dans le vide ainsi sur une chaise ; mais prier ? Je n'en ai pas le désir ; je suis hanté par le Catholicisme, grisé par son atmosphère d'encens et de cire, je rôde autour de lui, touché jusqu'aux larmes par ses prières, pressuré jusqu'aux moelles par ses psalmodies et ses par ses chants. Je suis bien dégoûté de ma vie, mais de là à mener une autre existence, il y a loin ! Et puis... et puis... si je suis perturbé dans les chapelles, je redeviens inému et sec, dès que j'en sors. Au fond, se dit-il, [...] au fond j'ai le cœur racorni et fumé par les noces, je ne suis bon à rien. (Huysmans, *En route* cité en épigraphe dans S, 8)

Une valeur se manifeste au héros, un idéal se rend désirable : mais voilà ; être sensible à la force d'attraction d'un modèle ne rend pas pour autant capable de l'atteindre. De ce décalage, qu'il vit selon diverses modalités, le héros de Houellebecq rend la société responsable. C'est ainsi que se forge son discours sur la guerre.

⁶ Cette idée m'a été soufflée par Joël July, lors d'un entretien amical.

D'où vient la guerre ? De l'inégalité des conditions. « Mû par une sympathie irrationnelle pour la pouliche, [Dieu] lui promettait [...] la jouissance éternelle de nombreux étalons, tandis que la vache, coupable du péché d'orgueil, serait peu à peu condamnées aux mornes jouissances de la fécondation artificielle. » (EDL, 11). Le caractère structurant de cet apologue inaugural est confirmé par l'indication suivante : « Au métro Sèvres-Babylone, j'ai lu un graffiti étrange : "Dieu a voulu des inégalités, pas des injustices", disait l'inscription. Je me demandais qui était cette personne si bien informée des desseins de Dieu. » (EDL, 30). Houellebecq, peut-être ; car le fait est là, irrécusable. Les uns reçoivent les attributs physiques qui leur permettent de participer à la course au bonheur, d'aimer et d'être aimé ; les autres sont, en raison de leurs disgrâces corporelles, impitoyablement recalés, et ne connaîtront que l'envie, la solitude et la haine de soi. D'où cette conséquence : « La sexualité est un système de hiérarchie sociale » (EDL, 93). Avec une solennité un peu ironique, la sentence est isolée au milieu de la ligne, mise en italiques, et se voit conférer la dignité épistémologique d'un « théorème central » (*id.*). Ce n'est plus la misère sociale qui est le signe de l'exclusion : ce sont la laideur et le déficit de virilité : érections aléatoires dans *Extension du domaine de la lutte*, petit pénis de Bruno dans *Les Particules élémentaires*, éjaculations sans orgasme de François dans *Soumission*. C'est enfin le vieillissement qui, altérant le potentiel érotique et les capacités de séduction, condamne au malheur. Toutes ces tares physiques sont présentées comme des handicaps irréversibles. Le sont-elles ? Le texte ne peut en rester là : car même de belles femmes comme Annabelle, dans *Les Particules élémentaires*, ne trouve pas le bonheur auquel l'appelait pourtant son charme irrécusable. Un autre facteur intervient : « l'amour ne peut s'épanouir que dans des conditions mentales spéciales, rarement réunies, en tous points opposées à la liberté de mœurs qui caractérise l'époque moderne » (EDL, 114). Mise au net dès son premier récit, cette formule domine l'ensemble de la production romanesque : en promouvant l'égoïsme individualiste, l'époque moderne a tué l'amour ; l'hostilité ou l'indifférence règnent entre les êtres ; elle fait le malheur de l'individu voué dans le meilleur des cas à une frénésie sexuelle sans âme ; entre les individus eux-mêmes, mais aussi entre l'individu et le système, la guerre est déclarée.

***Soumission* ou « la sortie du tunnel »**

Soumission met en scène l'auteur d'une thèse, soutenue à Paris IV, intitulée *Joris-Karl Huysmans, ou la sortie du tunnel* (S, 11). Une fois admis le fait que ce titre rend un son fort peu académique, il n'en reste pas moins que l'indication, donnée dès l'incipit, revêt *forcément* une valeur programmatique. De fait entre l'exégète et l'auteur qu'il étudie, la fiction construit un troublant parallèle ; ce que le catholicisme fin de siècle a fait pour Huysmans, l'islamisme modéré de Ben Abbès, président de la République française en 2022, le fait pour François, le héros dépressif de *Soumission*. C'est la thèse du « grand remplacement idéologique » : la mission que l'Église ne parvient plus à remplir – soigner le malaise de l'éternel perdant de la grande compétition sociale –, l'islam dit modéré, lui, y arrive fort bien, dans le cadre d'une République laïque. Mais pour avoir droit aux bienfaits de la thérapie islamique, encore faut-il s'y soumettre : se soumettre à ceux qui se soumettent inconditionnellement à Dieu ou qui du moins, avec un bel aplomb, le prétendent. Bref, il s'agit de sacrifier la liberté (valeur de gauche) à la sécurité (valeur de droite). L'effet du roman repose sur le contraste entre le lecteur « normal » et le personnage ; le premier estime que le confort intellectuel et moral ne peut être acquis au prix de la liberté ; le second éprouve un tel besoin de sécurité qu'aucun prix n'est trop élevé pour le satisfaire. Usé jusqu'à la moelle par l'état de guerre où il est réduit, aculé à la dépression, le sujet européen est prêt à toutes les soumissions pour regagner sa dignité perdue. On se souvient de Zarathoustra faisant à la foule le portrait du dernier homme ; et c'est précisément ce dernier homme que la foule réclame, n'ayant pas compris qu'il s'agissait d'un

repousser. C'est aussi la tactique de Houellebecq : « si vous vous reconnaissez dans le personnage, dit-il en substance au lecteur, convenez alors c'est que nous sommes fichus, et que la démocratie libérale a déjà perdu la guerre contre l'autocratie ». Mais le roman est retors : car il rend possible et parfois même tentant de se reconnaître dans ce héros dont il raconte (sans jamais la juger ou s'en indigner) la soumission⁷.

Dans *Extension du domaine de la lutte*, les signes de la guerre restent sporadiques et mal reliés à la thèse sociologique :

Nous travaillons dans un quartier complètement dévasté, évoquant vaguement la surface lunaire. C'est quelque part dans le treizième arrondissement. Quand on arrive en bus, on se croirait vraiment au sortir d'une troisième guerre mondiale. Pas du tout, c'est juste un plan d'urbanisme. (EDL, 18)

La rectification ironique de l'impression (« on se croirait ») par l'affirmation de l'existant (« Pas du tout, c'est juste un plan d'urbanisme ») donne raison à l'impression (concrète) contre la langue de bois (abstraite) : l'architecture contemporaine traduit l'inhumanité du « système ». Qu'on se déplace dans le centre ville défigurée de Rouen, et la guerre change de visage :

Pour ne rien arranger, il y a des dizaines de loubards qui sillonnent les rues en moto ou en mobylette, échappement libre. Ils descendent de la banlieue rouennaise, qui est en voie d'effondrement industriel complet. Leur objectif est d'émettre un bruit strident le plus désagréable possible, un bruit qui soit vraiment difficile à supporter pour les riverains. Ils y réussissent parfaitement. (EDL, 68)

De Paris à Rouen, on sent bien que quelque chose ne tourne pas rond, dans la France contemporaine ; mais en 1995, il manque encore au roman un discours qui relie et explique ces notations éparpillées. Dans *Soumission*, le motif polémique est nettement plus cohérent. À la veille des élections, en 2022, une atmosphère de quasi guerre civile se répand ; comme la chose est sérieuse (contrairement à nos attentats actuels, d'autant plus spectaculaires qu'insignifiants politiquement⁸), les médias, naturellement, n'en parlent pas. Des « lieux insurrectionnels » (S, 51), des manifestations, des explosions ont lieu, mais sans être couverts par les journalistes ; d'où la sourde inquiétude des personnages. Cette tension extrême est avivée par l'affrontement politique entre deux forces : le Bloc Identitaire (les partisans de Marine Le Pen) et la Fraternité Musulmane, qui prône un islamisme dit modéré.

En bon historien du futur proche (2022), le romancier déploie la guerre qu'il imagine sur un fond de tableau extrêmement réaliste, où nous n'avons guère de peine à reconnaître les contradictions de notre époque. Du point de vue économique, les choses sont simples : « malgré de coûteux plans de sauvetage, les grands sites industriels avaient en effet continué de fermer en France, les uns après les autres ; alors que l'agriculture et l'artisanat tiraient parfaitement leur épingle du jeu [...] » (S, 203). Idéologiquement, les choses ne sont guère plus compliquées : « la droite libérale avait gagné la "bataille des idées", [...], les jeunes étaient devenus *entrepreneurs*, et le caractère indépassable de l'économie de marché était à présent

⁷ Houellebecq est un maître de l'herméneutique retorse. Dans *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, repris en poche, coll. « J'ai Lu » il offre en quelques pages (chapitre 10, deuxième partie, p. 156- 162) une lecture virtuose de l'œuvre de Huxley. *Brave New World* est écrit pour être lu comme une satire ; le lecteur de force moyenne respecte le pacte ; le lecteur intelligent comprend qu'il s'agit non d'un cauchemar mais d'une utopie, et que ce monde désirable a été effectivement réalisé par l'idéologie libertaire et aristocratique des hippies. *Soumission* est peut-être *Un Brave New World* à la française, et actualisé.

⁸ Du président Ben Abbès, le politologue Alain Tanneur dit ceci, que je prends pour ma part pour une vérité salubre à faire résonner en des temps médiatiquement portés au pathos : « au fond, il considère les terroristes comme des *amateurs*. » (S, 154).

unanimement admis. » (S, 153). C'est sur le terrain politique, bien sûr, que les choses sont plus compliquées :

Il est vrai que, dans ma jeunesse, les élections étaient aussi peu intéressantes que possible ; la médiocrité de l'offre politique avait même de quoi surprendre. Un candidat de centre gauche était élu, pour un ou deux mandats selon son charisme individuel, on observait un phénomène d'*alternance démocratique*, et les électeurs portaient au pouvoir un candidat de centre-droit, lui aussi pour un ou deux mandats, suivant sa nature propre. Curieusement, les pays occidentaux étaient extrêmement fiers de ce système électif qui n'était pourtant guère plus que le partage du pouvoir entre deux gangs rivaux, ils allaient parfois jusqu'à déclencher des guerres afin de l'imposer aux pays qui ne partageaient pas leur enthousiasme. (S, 50-51)

Ajoutons à cela que « Le véritable agenda de l'UMP, comme celui du PS, c'est la disparition de la France dans un ensemble fédéral européen » (S, 145). À chacun d'apprécier la justesse cette synthèse. Elle permet, quoi qu'il en soit, de rendre compte du désintérêt du héros pour la « chose publique », comme on le dit un peu pompeusement. De fait, *Soumission* raconte comment un héros désengagé se trouve peu à peu impliqué dans une histoire qui le dépasse mais qui finit par le rattraper. D'abord simple spectateur, il note lucidement qu'il

[...] est probablement impossible, pour des gens ayant vécu et prospéré dans un système social donné, d'imaginer le point de vue de ceux qui, n'ayant jamais rien eu à attendre de ce système, envisagent sa destruction sans frayeur particulière. (S, 55)

Certes il est très difficile de savoir si le héros se range dans la situation de ceux qui tirent parti du système ou non ; prenant le métro à sept heures, il aime à se donner « l'illusion fugitive d'appartenir à "la France qui se lève tôt" » (S, 27), mais ce n'est bien sûr qu'une illusion. Sociologiquement, François fait bel et bien partie des heureux de ce monde ; mais comme il n'est pas heureux, il finit par se rallier au camp des destructeurs du « système », et ce ralliement marque sa « sortie du tunnel ». Comment s'effectue-t-elle ? Quelles en sont les conséquences ?

Quid de l'humanisme ? Une thèse aporétique

François, le héros, rencontre une série d'initiateurs qui établissent sous ses yeux la cartographie des enjeux politiques : Godefroy Lempereur, un jeune collègue de droite, lui explique la stratégie du Bloc Identitaire. Alain Tanneur, haut responsable à la DGSI, le renseigne sur la Fraternité musulmane. Muni de ce précieux viatique, il ne lui reste plus qu'à se laisser convaincre, une fois les élections passées, par Robert Rediger, le président d'une Sorbonne redevenue nouvelle puisque entièrement islamisée, où « bien sûr la conversion finale de Rimbaud à l'islam était présentée comme une certitude, alors qu'elle est au minimum controversée » (S, 180). Si François veut y enseigner à nouveau et bénéficier des avantages cumulés d'un salaire élevé et de la polygamie, il doit se convertir à la religion dominante, ce à quoi il se résout sans grande difficulté. Cette conversion lui permet en effet de conjurer la triple hantise du vieillissement, du célibat et de la solitude : le problème si bien analysé par Huysmans, tout au long de son œuvre, trouve une solution satisfaisante en 2022. François sécurise son approvisionnement affectif et sexuel grâce à la réinstauration d'une société patriarcale, fondée sur la soumission de la femme à l'homme, et de l'homme à Dieu. Contrairement au héros d'*Extension du domaine de la lutte*, dont l'impasse existentielle est symbolisée à la fin de ce livre ouvert et inachevable, par sa promenade sans but et sans issue dans une forêt, François, moins déprimé, il est vrai, que son prédécesseur romanesque, bénéficie, lui, d'un dénouement

euphorique : il est l'un des grands gagnants de la révolution morale conservatrice qui s'effectue sous l'égide d'un islamisme plébiscité par les élections.

Ce parcours est symboliquement balisé par la traversée d'une série de « lieux de mémoire » ; non sans ironie, ils ancrent le parcours de François dans une histoire de la chrétienté qui s'achève par la défaite que rapporte *Soumission*. Fuyant, tel un Frédéric Moreau privé de compagnie féminine, les « événements » de la capitale, le héros se retrouve dans le Sud-Ouest. Martel est le nom du village où il apprend la victoire électorale de Ben Abbès, islamiste soutenu par le « Front Républicain » de l'UMP et du PS, contre Marine Le Pen. De manière assez lourdement didactique, Alain Tanneur, le « *stratège en chambre* » (S, 152) explique au héros (et au lecteur inattentif) que ce nom de village « ne lui a pas été donné au hasard » (S, 148). De fait, en 2022, la victoire du roi Charles prend l'allure d'une défaite programmée, anticipant la thèse d'un épuisement ou d'un suicide de la Chrétienté, que défend Robert Rediger (S, 255-256). Après Martel, Rocamadour (S, 160-170) : pieusement conservé par les vieilles pierres, le souvenir de la foi des rois très chrétiens échoue à redonner à François, malgré sa thèse sur Huysmans, le sens de ses racines. Rentré à Paris, il apprend son limogeage : la ligne de métro qui le ramène chez lui a pour terminus « Villejuif » (S, 181). Ce nom conclut le chapitre : il rappelle le statut de « *dhimmi* » (S, 155) promis aux Juifs ou de Chrétiens par l'Islam. Quant à la capitulation de François, elle est obtenue par un Robert Rediger résidant rue des Arènes, tout près des Arènes de Lutèce (S, 241-242), dont la fonction est évoquée au moment même où la conversion du héros à l'Islam, marquant sa « collaboration » au nouveau régime, est envisagée (S, 250).

La victoire de l'islamisme sur la chrétienté est apparemment complète et s'explique aisément : compromise avec le monde moderne, laminée par la laïcité, la foi catholique s'est repliée sur le domaine étriqué de l'intimité, de la spiritualité. Mais notre héros n'a aucun don et aucune attirance pour la spiritualité ; sa retraite à Ligugé, « le plus vieux monastère chrétien d'Occident » (S, 211), est un échec complet (S, 209-220). À la prose quelque peu sirupeuse d'un moine bien intentionné – « “La vie devrait être un constant échange amoureux [...] ; profite donc de ces quelques jours pour travailler cette capacité à aimer et à te laisser aimer en paroles et en actes” » (S, 218) –, François répond par une énergique et vulgaire fin de non recevoir : « T'es hors sujet Ducon, je suis seul dans ma chambre » (*id.*). Pour François comme pour beaucoup d'hommes, la présence de Dieu ne remplacera jamais celle d'une compagne : le christianisme se meurt par défaut de réalisme. La leçon est éloquente : ce séjour à Ligugé clôt la quatrième partie ; la partie suivante, qui raconte les circonstances de la conversion à l'islam du héros, s'ouvre par cette épigraphe empruntée à Khomeyni : « Si l'islam n'est pas politique, il n'est rien ». L'imam savait sans doute de quoi il parlait. On ne saurait être plus clair : dépolitisé, le christianisme n'est plus rien. Le vieux Maurras avait raison. Exit, donc, la chrétienté.

On pourrait croire qu'en se faisant le peintre d'un Occident dégénéré parce que déchristianisé, Houellebecq « milite », avec les armes du romancier, pour le Bloc Identitaire et les Indigènes de la République, ces mouvements d'extrême droite qu'il met en scène et qui soutiennent Marine Le Pen aux élections de 2022. Cette interprétation naïve pourrait être celle de quelques les bonnes âmes gauchisantes, exaspérées de voir Houellebecq prophétiser leur fin de règne idéologique. Mais le texte profondément ironique interdit absolument au lecteur scrupuleux de tomber dans cette facilité. Et cela pour au moins deux raisons. La première est que l'islamisme modéré présente les mêmes convictions morales, la même vision du monde que celle de ses adversaires de droite ou d'extrême-droite :

« Concernant la restauration de la famille, de la morale traditionnelle et implicitement du patriarcat, un boulevard s'ouvrirait devant lui [Ben Abbès], que la droite ne pouvait pas emprunter, et le Front national pas davantage, sans se voir qualifiés de

réactionnaires, voire de fascistes par les ultimes soixante-huitards, momies progressistes mourantes, sociologiquement exsangues mais réfugiées dans des citadelles médiatiques [...] » (S, 153-154)

C'est la clé du livre. Évidemment, aucun militant de droite ou d'extrême-droite ne pourrait souscrire à une telle analyse, qui émane d'Alain Tanneur, le politologue du roman, présenté comme un esprit brillant : car si les islamistes ont bel et bien la même vision du monde que les partis de droite ou d'extrême droite, l'argumentaire et le combat politique des seconds n'a plus aucun sens. Or c'est exactement ce que montre le roman : la guerre civile annoncée entre les partisans de Marine Le Pen et ceux de Ben Abbès n'a pas lieu, car elle n'a pas lieu d'être. Ils sont d'accord sur tout ! L'islamisme n'apporte-t-il pas les réponses « sociétales » que les Français les plus conservateurs attendaient ? Le *Figaro* en convient :

[...] il abordait le nouveau régime qui venait de s'installer en France sous l'angle de l'immobilier et du luxe. De ce point de vue, la situation était extrêmement prometteuse : comprenant qu'ils avaient dorénavant affaire à un pays ami, les ressortissants des monarchies du Golfe [...] surenchérisaient par rapport aux Chinois et aux Russes, en bref, le marché se portait bien. (S, 226).

Imaginons que Houellebecq ait voulu faire l'éloge d'un programme « réactionnaire », comme le disent à juste titre « les momies mourantes du progressisme », « concernant la restauration de la famille, de la morale traditionnelle et implicitement du patriarcat » : il aurait alors évité la maladresse insigne de le faire endosser par... un islamisme prétendument modéré. Avouons qu'il est difficile de trouver un « dispositif scénaristique » qui discrédite plus efficacement les thèses de la droite conservatrice et de l'extrême droite.

Mais l'essentiel n'est pas là : car la « faille » du roman, si c'en est une, consiste à donner raison à ceux qu'il présente pourtant comme ses adversaires, son « ennemi chéri », les progressistes. Ouvrant la cinquième partie, le portrait de la famille islamiste traditionnelle, celle dont François s'apprête à se voir gratifié par Robert Rediger, est un véritable repoussoir : tandis que le mari se démène au téléphone pour régler d'insolubles problèmes financiers, des épouses illettrées se plongent dans la lecture de *Picsou Magazine* ou de *Oops* (S, 225-227) :

Peu après être sorties de l'enfance, elles devenaient elles-mêmes mères, et replongeaient dans l'univers enfantin. [...] Il y avait juste quelques années où elles achetaient des dessous sexy, troquant les jeux enfantins pour des jeux sexuels – ce qui revenait au fond à peu près à la même chose. Évidemment, elles perdaient l'autonomie, mais *fuck autonomy*, j'étais bien obligé de convenir pour ma part que j'avais renoncé avec facilité, et même avec un vrai soulagement, à toute responsabilité d'ordre professionnel ou intellectuel [...]. (S, 227)

La suite du roman montre la mauvaise foi de cet argumentaire : personne ne renonce de gaieté de cœur et sans violence à son autonomie, à moins d'être éduqué ou conditionné pour le faire, et François pas plus qu'un autre. Dès que l'occasion s'en présente, il fait tout pour recouvrer cette « responsabilité d'ordre professionnel ou intellectuel » dont le changement de régime l'a provisoirement frustré. Accusée d'être la source de toutes les guerres intestines qui empoisonnent la vie sociale, l'autonomie du sujet se révèle, dans *Soumission*, la valeur suprême, celle précisément que piétinent les islamistes et tous les réactionnaires qui se reconnaissent en leur programme. Le slogan *fuck autonomy*, par sa forme même, le montre avec éloquence : l'endosser, c'est se vouer au plus vulgaire des axiomes d'une société de consommation

décervelée, qui est, il fallait s'y attendre, la meilleure alliée *objective* de l'islamisme de Ben Abbès.

Conclusion

Dans un roman, ce sont les failles démonstratives et non les thèses explicites qui révèlent l'enjeu de la fiction ; car c'est justement là que réside la différence de régime entre l'essai, qui s'efforce à la cohérence, et le roman, qui peint quant à lui des situations problématiques, aporétiques, qui, parce qu'elles ne trouvent aucune solution dans la vie ni dans l'esprit, exigent donc d'être représentées telles qu'elles, sans fard, comme autant de défis lancés à la rationalité, ou comme autant de blessures infligées au désir de certitude. À l'homme rendu autonome par la modernité, il manque assurément une morale, une discipline, civique ou religieuse, qui lui permette de se réguler, pour éviter ce fléau de la guerre des égos, des sexes, des générations. Faute de chercher et de trouver cette indispensable morale, pourrait bien l'emporter l'alliance de l'opportunisme politique et de l'obscurantisme religieux, qu'il soit patriote ou musulman, dont l'islamisme dit modéré et le Bloc Identitaire offrent deux versions concurrentes, donc comparables. Autrefois crédible, le christianisme offrait cette morale oblatrice destinée à limiter les ravages de l'amour-propre. Mais ce christianisme altruiste repose sur un humanisme qui fait horreur au pessimisme foncier des héros de Houellebecq. « Rien que le mot humanisme me donnait légèrement envie de vomir, mais c'était peut-être les pâtés chauds, aussi, j'avais abusé », explique François, avec un humour quelque peu embarrassé (S, 251). Plus avancé d'un bon siècle que notre cher Huysmans, son exégète se sent autorisé à le contredire sur le point crucial de la valeur ou de l'actualité du christianisme : « Nietzsche avait vu juste, avec son flair de vieille pétasse, le christianisme était au fond une religion féminine ». (S, 218).

Oublié Péguy, longuement cité par Alain Tanneur (S, 161-162) ? Oublié la leçon virile de Martel, de Rocamadour ? C'est Nietzsche le prussien qui l'emporte, au terme de cette guerre toute intellectuelle, contre le paladin français d'une chrétienté qu'il voulait régénérée par la république ou le socialisme. Nietzsche VS Péguy. Le cynisme de l'adulation de la force contre la croyance sincère à l'idéal. Ou, si l'on préfère, le matérialisme contre le spiritualisme ; ou encore : les appétits du corps contre les aspirations de l'âme. À la source de toutes les guerres contemporaines analysées par Houellebecq dans sa radiographie sociale, on retrouverait cet increvable antagonisme, cet antique dualisme sucé avec le lait de la philosophie grecque. C'est donc dans les vieux chaudrons qu'on fait les meilleures soupes ; et c'est avec de vieilles idées qu'on écrit les romans les mieux charpentés, qu'on raconte les conflits les plus dramatiques. Oui, sans doute ; et gardons-nous d'en sourire, prévient Houellebecq ; car à trop limiter son regard à cet horizon indépassable de notre temps, le corps, le mot *mana* du consumérisme contemporain, on oublie peut-être que ce fameux corps tant aimé, si célébré aujourd'hui, peut agir en tyran et soumettre l'âme, la livrant au premier imposteur, au premier démagogue, susceptible de lui garantir les satisfactions qu'il recherche.

Mais quel nom donner à ce démagogue, à cet imposteur, qui sait si bien flatter notre tyran intime, le corps, et son insatiable besoin de consommer, son désir éperdu de *sécurité* ? En faisant intervenir la très improbable Fraternité musulmane, Houellebecq renvoie chacun de ses lecteurs à son propre flair politique, à cette intuition qui, mieux que les idées, souvent parasitées par les routines intellectuelles, sait reconnaître, comme d'instinct, *où est l'ennemi*.